A l'hôtel

Autor(en): **Saverny, Marie de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 18

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-185211

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

A l'hôtel.

Choisir son gîte et se faire servir en voyage sont deux talents qui s'acquièrent surtout par la pratique. Lorsqu'on s'installe dans un hôtel pour y passer soit un jour soit un mois, il s'agit d'y être le moins mal possible sans se laisser rançonner par la gent aubergiste qui n'a point été élevée dans les principes généreux de l'hospitalité écossaise.

. . . . . .

Le choix d'un hôtel est très important et il est toujours prudent de s'informer d'avance, s'il est possible, de celui où l'on sera le mieux et de ses prix. Mais dans la saison des voyages, on paye en général prix double. C'est l'usage. — Une des meilleures manières est d'aller dans les hôtels de second ordre et d'y prendre ce qu'il y a de mieux. Dans les hôtels de premier ordre, on est plus luxueusement logé, mais point mieux servi; ce n'est même que dans les hôtels de troisième catégorie que l'on peut trouver, dans certains pays, des plats nationaux, un maître d'hôtel qui guette vos désirs et des garçons qui volent, — comme des zéphyrs, expliquons-nous, — pour exécuter vos ordres. Messieurs « les directeurs » des hôtels de premier rang daignent vous accorder un appartement à prix d'or; les garçons vous répondent : « Ui, ui, maame », et vont lire la gazette ou se faire mettre de la pommade au lieu de vous servir. Les femmes de chambre font la moue si vous ne leur ordonnez pas d'étaler dix-sept costumes sur les meubles. Foin de tout ce monde.

Par tous pays du reste, le personnel d'un hôtel accorde ses égards et son attention aux voyageurs en raison directe de la quantité et de la bonne apparence des bagages qu'ils amènent. Se faire servir vite et bien, est un vrai talent en voyage. Il est assez difficile de l'enseigner par théorie. Cependant voici, je crois, les trois principes qu'on peut poser en général : 1° Payer très bien et donner des pourboires à propos; 2° Etre exigeant et commander d'un ton bref, ferme et poli; 3° *Ne jamais paraître satisfait.*

Plus on semblera difficile et exigeant, mieux on sera servi. Si l'on se fait accommodant, humble ou bon enfant, on est toisé, négligé. On vous nichera n'importe où, et vous mangerez les restes. Les gens d'hôtel, qui voient tant d'échantillons différents de l'espèce humaine, ont le flair le plus exercé pour estimer ce qu'il faut se donner de peine pour tel voyageur et le produit net que le dit voyageur rapportera.

Ainsi donc, en descendant dans un hôtel, qu'on ne se gêne en aucune façon pour parler net et haut. Demandez tout de suite ce qu'il y a de mieux. Faites, sans le plus léger scrupule, tout exhiber, ouvrir portes, fenêtres, armoires, etc. Jetez sur toutes choses la moitié d'un coup d'œil dédaigneux. Vous commencerez à être fort considéré.

Si la chambre ou l'appartement ne paraît pas convenable, dites tranquillement que vous allez autre part et faites mine de vous en aller. Vite on en trouvera de meilleurs.

Si tout convient, se garder de le laisser voir.

— Vous n'avez rien de mieux?

— Mais non, madame! exclamation du garçon étonné.

— C'est bien, je m'en contenterai.

Coupez court aux questions, aux bavardages, donnez vos ordres avec précision; gardez un sérieux parfait, contemplez tout d'un air pas trop content, et, recommandation particulière, commencez par ne jamais regarder ceux qui vous parlent; toutes les femmes un peu fines savent parfaitement bien voir sans regarder. C'est un don de nature dont voici l'instant de se servir à propos. Ainsi donc, le menton haut, sans morgue ni orgueil, le maintien tranquille et assuré, l'œil occupé à toiser toutes choses, et les mains dans les poches du paletot ou de la polonaise. Voilà une tenue qui, jointe à une parfaite distinction, fera toujours impression sur le personnel d'un hôtel. A la première opportunité, une bonne gratification montrera qui vous êtes et l'on vous servira vite et bien.

Tels sont les conseils que donne à ses lectrices Mme de Saverny, dans son livre intitulé : *La femme hors de chez elle.*

On ein est âo bin on ein n'est pas!

Dévessâi lâi avâi l'abbâyi à n'on veladzo iô on n'est jamé à court dè vin, vu que y'ein a prâo et dâo bon. L'étâi dâo teimps iô lè sordats lâi allâvont ein militéro, don dévant que lo gouvernémeint aussè défeindu dè sè veti ein uniformo, kâ coumeint l'est li que fournè oreindrâi lè z'haillons, et que soveint on bâi dâi fins coups à clliâo fétès, l'a zu poâire qu'on sè vouinnâi avoué lo drap dè l'état et que dè lo tant brossatâ ne montrâi trâo vito la corda. L'a z'u quie 'na boune idée, mâ lè z'abbâyi sont pas la mâiti asse ballès.

Don l'étâi l'abbâyi et coumeint y'avâi on bio contingent, l'étâi damadzo que nion dâo défrou ne cein vayè et décidaront, ein comité, d'invitâ lo préfet, lo président, lè dzudzo, lo recéviâo, lo voyer et « totès lè z'autoritâ constipâïès permi no, » que vegniront ti dè beinda po vairè cllia balla féte. La sociétâ avâi preparâ ou bon bossaton dè nové que dévessâi sè bâirè d'aboo ein revegneint dè la pararda, et tsacon sè redzoïessâi dè sè poâi reletsi lè pottès sein étrè d'obedzi d'aboulâ dè la mounïa. Tandi la pararda pè lo veladzo, on amînè lo bossaton dézo lo couvai dè la cantina. Adon coumeint tot lo mondo: clliâo dè la sociétâ, clliâo monsus qu'étiont venus dâo défrou et onco dâi z'autro z'amis sè trovâvont quie dézo lo couvai et que l'étâi lo momeint dè mettrè la bouâite, lo président dè l'abbâyi montè su onna trablia, trait son chacot et sè met à boeilâ : « Messieurs les invitai sont priai de se retirai pendant que nous allons boire le vin de la sociétai! »

Ma fâi lo préfet et ti lè z'autro duront sailli que dévant et coumeint on brâvo vîlho qu'étâi dè la sociétâ desâi que cein n'avâi pas tant bouna façon dè